

Nf

1128 d



Zur
von der Schulenburgischen
Bibliothek



BEETZENDORF

gehörig

N^o 2236



MÉMOIRE HISTORIQUE
SUR
LA DERNIÈRE ANNÉE DE LA VIE
DE
FRÉDÉRIC II.
ROI DE PRUSSE.

Avec l'avant-propos de son histoire, écrite par
lui-même.

*Lu dans l'assemblée publique de l'Académie de
Berlin, le 25. Janvier 1787.*

PAR
LE COMTE DE HERTZBERG,
Curateur & Membre de l'Académie.

~~~~~

Cette Académie ayant toujours eu l'usage, de célébrer le 24. de Janvier, le jour de naissance du Roi son restaurateur dans une assemblée publique, & cet usage devant être continué à l'avenir en mémoire du renouvellement de l'Académie faite au même jour, j'ai crû ne pouvoir mieux satisfaire à mon devoir d'Académicien, qu'en lisant dans cette séance un Mémoire relatif à quelque objet d'utilité publique pour notre État, & en rendant en même tems un compte abrégé des transactions publiques de l'année passée & de l'administration d'un Souverain, qui depuis longtems est généralement regardé comme le modèle des Rois, & qui n'a pas à craindre la publi-

A

L62,



cité de ses actions. J'ai eu la satisfaction qu'une publication aussi généreuse a été applaudie assez généralement au dedans & au dehors par des personnes sages & non prévenues, & par le suffrage flatteur pour moi des premiers & des plus respectables Souverains de l'Europe; qu'elle a fait connoître plus particulièrement le bonheur & la force intrinsèque de la Monarchie Prussienne d'ailleurs si médiocre en surface & étendue, & que pour le bien général de l'humanité elle a excité en même tems l'admiration & l'émulation des autres Gouvernemens de l'Europe.

Il est très affligeant pour nous, que ce soit la dernière fois, que je puis m'acquitter d'une fonction aussi honorable, la mort nous ayant enlevé le 17. Août de l'année passée Frédéric II. ce Souverain chéri & admiré, qui m'a si longtems fourni la matière d'une lecture aussi intéressante. Nous aurions lieu d'être inconsolables de cette perte, si ce même Roi aussi grand après sa mort que pendant sa vie, n'avoit pas formé par son exemple & par ses leçons un Successeur qui le *recommence*, selon sa propre expression, qui continue son administration dans les mêmes principes, en les rectifiant l  où l'imperfection humaine le rend nécessaire, & qui marche sur les mêmes traces de justice, de bénignité & de vertu publique, à cette gloire solide, qui en est toujours la juste récompense.

Quoique le feu Roi n'ait vécu que la moitié de l'année dernière, elle m  fourniroit pourtant des matériaux suffisans pour remplir un mémoire tout aussi ample que ceux des années précédentes, si le tems & les circonstances le permettoient & l'exigeoient; mais son ad-

ministration interne ayant presque toujours été uniforme, je me bornerai à dire, que Frédéric II. la dernière année de son règne, a fait à peu près les mêmes choses que dans les années précédentes de la paix. Il a achevé & executé toutes les entreprises publiques, que j'ai annoncées comme projetées & résolues à la fin de mon mémoire précédent *sur la véritable richesse des nations*; il a fait payer & employer la somme de 3 millions d'écus, qui étoient destinés à l'exécution des objets énoncés dans le même dénombrement; mais il est allé encore beaucoup plus loin, comme il faisoit toujours selon que les cas & les circonstances du tems l'exigeoient. Le printems de l'année passée ayant amené de grands débordemens des rivières de la Vistule, de l'Oder & de la Warthe, le Roi fit d'abord réparer les digues & fournit près d'un demi million d'écus pour cet effet, tant pour indemniser les malheureux habitans, qui avoient souffert par ces inondations, que pour les mettre en état de rétablir leurs terres. Je ne puis me souvenir qu'avec attendrissement, que ce grand Prince ayant appris, que plusieurs terres le long de l'Oder avoient été entièrement ensablées par ce débordement, il offrit à ses ministres des finances toutes les sommes qu'ils pourroient exiger, pour faire débayer & rétablir ces terres ensablées dans leur état précédent, en faisant libérer le terrain fertile des montagnes de sable qui étoient venues le couvrir, & qu'il ne céda qu'avec regret à leurs représentations d'une impossibilité physique. La récolte des années de 1785. & 1786. ayant été très mince & au dessous

du médiocre dans tous les païs du Nord, le Roi prit des mesures si justes & si promptes, que le prix du bled ne haussa pas trop dans ses États, que ses habitans & ses magasins militaires, malgré l'extraction qu'il fit de ceux-ci pour la subsistance & l'ensemencement des campagnes, en furent pourtant pourvus à un prix ordinaire, & que nous pûmes encore faire une exportation très considérable de bled par les Ports de Memel, de Königsberg, d'Elbing & de Danzig pour la Suède & le Dannemarc. Aussi la *population & les fabriques des États Prussiens* n'ont aucunement souffert de la disette des deux susdites années, comme il arrive d'ailleurs ordinairement. \*) Nous avons eu pendant le cours de l'année 1786. dans tous les États Prussiens

|         | mariages | naissances | morts   | Sur plus<br>des naissances |
|---------|----------|------------|---------|----------------------------|
| en 1786 | 45,259   | 211,188    | 161,827 | 49,361                     |
| en 1785 | — —      | 210,037    | 157,606 | 53,126                     |

\*) Il s'est élevé à Paris une contestation singulière entre les journalistes sur la population des États Prussiens. Mr. Mallet Dupan, rédacteur du Journal de Paris, ayant avancé d'après une de ses dissertations académiques: que la population des États Prussiens avoit presque doublé sous le regne de Frédéric II, Mr. l'abbé Baudouin, rédacteur du Mercure de Paris, a soutenu, qu'elle avoit à peine augmenté d'un tiers en faisant le calcul: que la population Prussienne ayant été en 1740. de 2,240,000 & n'ayant été en 1785. que de 5 $\frac{1}{2}$  millions, il falloit en déduire pour les nouveaux États 2 $\frac{1}{2}$  millions; qu'alors la population des anciens États ne restoit que de 3 millions. Mais Mr. Baudouin commet deux erreurs, en ne donnant en 1785 à tous les États Prussiens qu'une population de 5 $\frac{1}{2}$  millions, pendant qu'elle est de 6 millions, y compris le militaire, & en décomptant 2 $\frac{1}{2}$  millions pour les nouveaux États, qui ne donnent que 2 millions. En posant en fait, comme on peut le faire avec fondement, & selon le dénombrement: que la population totale des États Prussiens n'étoit en 1740 que de 2,240,000; qu'elle étoit en 1785 de 6 millions; qu'on ne peut en déduire pour les nouveaux États que 2 millions, alors la population des anciens États a effectivement augmenté depuis 1740 jusqu'à 1785 de 1,660,000 têtes, & par conséquent on peut dire avec raison, qu'elle a presque doublé.

Quand on compare cette liste de l'année 1786. à celles des années précédentes de 1784 & 1785. que j'ai publiées dans mes discours académiques de ces deux années, on trouvera, que le nombre des morts & des naissances a été à peu près égal dans l'année 1786. quoiqu'elle n'ait pas été heureuse & fertile, à celui des années précédentes, & que par conséquent la population doit avoir été aussi la même, & qu'elle a augmenté dans la même proportion par le surplus considérable des naissances. Je puis faire la même observation & encore plus avantageuse, pour le produit national des *fabrications Prussiennes*, qui pendant le cours de l'année 1786. a été de 34 millions d'écus, pendant que dans le cours de l'année 1785 il n'a été que de 30 millions pour les mêmes objets, dont j'ai publié le tableau dans ma dissertation académique de l'année précédente. Ce surplus considérable vient de ce que la fabrication des toiles a produit un surplus de 2 millions & celle de la laine un million de plus en comparaison de l'année 1785. & que la fabrication du tabac du país, qui n'y étoit évaluée qu'à un million, a effectivement roulé dans cette année, comme dans plusieurs précédentes, sur 2½ millions d'écus. Il faut renouveler ici l'observation faite déjà dans le mémoire précédent, que ces 34 millions ne font pas le total des productions & des fabrications Prussiennes, mais qu'il y manque encore plusieurs articles importants, comme ceux du bois, du bled, du sel, du chanvre, & une grande partie du regne minéral. Ayant déjà épuisé dans mes dissertations précédentes *sur la population, & sur la véritable richesse*

*des États*, ce que j'ai voulu publier des progrès étonnans, que le feu Roi a faits dans l'administration intérieure de ses États, je me bornerai au petit nombre d'observations, que je viens de rapporter ici, seulement pour faire voir, que Frédéric II. n'a pas discontinué de gouverner l'intérieur de ses États avec la même application infatigable & avec le même succès dans les derniers sept mois de sa vie & de l'année 1786, malgré la maladie douloureuse & mortelle, dont il fut accablé pendant tout ce tems-là. Je puis & je dois rendre à ce grand Roi la même justice à l'égard des grands affaires étrangères & politiques, qui regardent l'Europe en général & la Prusse en particulier. Malgré son état désespéré, il n'a cessé un instant, d'y donner la même attention & l'application la plus suivie, de lire toutes les dépêches de ses Ministres étrangers, de dicter tous les matins depuis quatre heures jusqu'à 7 les réponses immédiates à ses depeches, & d'entretenir une correspondance réglée avec son ministère du Cabinet ou des affaires étrangères sur tous les objets de la grande politique. C'est ainsi qu'il a continué à travailler pendant ces sept mois de l'année 1786. à affermir son dernier grand ouvrage de *l'union Germanique*, à intervenir d'une manière aussi efficace, que les circonstances le permettoient, dans les troubles de la Hollande, & à soutenir ses principes & les droits de ses États contre les réclamations de la ville de Danzig. Il a entretenu la même correspondance exacte & journalière avec les Ministres du Département de la justice & de celui des finances, & il dirigea lui seul sans au-

cun Ministre ou Général toute la partie de la correspondance militaire, dictant ses ordres à ses Secrétaires & à ses aides de camp. Je me souviens, que quelques jours avant sa mort il dicta encore à ceux-ci toutes les manoeuvres, qu'ils devoient faire exécuter aux revues de Silésie, en leur prescrivant les moindres circonstances de la localité. Il fit venir dans le même tems le Général d'*Anhalt* à Potsdam, pour lui prescrire de grands arrangemens militaires pour la levée des bataillons francs, pour rendre l'armée mobile en cas d'une guerre &c. &c. Dans les mêmes circonstances il appella à Potsdam Mrs. les Ministres d'État Comte de *Hoym* & de *Werder*, & le Conseiller privé *Schütz* de la Poméranie, pour arranger avec eux de nouveaux projets de défrichement, d'améliorations & de fabriques, qu'il vouloit faire exécuter en 1787. dans les différentes Provinces, surtout celui, qui lui tenoit le plus à coeur, de faire bâtir à ses fraix de nouveaux villages dans tous les districts, où les cultivateurs avoient des champs trop vastes, & où la population lui paroissoit trop bornée. Il prenoit surtout un plaisir singulier à l'exécution du dessein qu'il avoit pris, de faire venir 300 brebis & beliers d'Espagne, pour améliorer la race de nos bergeries. Comme ces brebis devoient passer quelques jours avant sa mort par Potsdam, il les attendoit avec impatience, pour en faire venir quelques-unes à Sans-Souci & pour s'en faire rendre visite, comme il disoit. Je fais mention de ces circonstances, qui pourront paroître minutieuses, parcequ'elles serviront toujours à faire briller encore d'avantage son caractère bienfai-

fant & embrassant tous les objets possibles de l'utilité publique. Je puis déposer de tout ce que je viens d'alléguer avec d'autant plus de sûreté & de connoissance de cause, que j'ai passé avec Frédéric II. à son château de Sans-Souci les cinq dernières semaines de sa vie depuis le 9. de Juillet, où il me fit appeler, jusqu'au 17. d'Août, où il mourut. Je puis attester avec Mrs. les Comtes de Schwerin, de Görtz, de Lucchesini & de Pinto, qui l'avons vû alors trois à quatre heures par jour, que, quoique enflé & tellement affecté de l'hydropisie, qu'il ne pouvoit pas se remuer seul de sa chaise, dans laquelle il restoit nuit & jour, sans pouvoir supporter la commodité d'un lit, & bien qu'on vît, qu'il souffroit cruellement, il ne nous a pourtant jamais fait appercevoir le moindre signe de douleur & de sensibilité désagréable, mais conservant toujours son air serein, content & tranquille, & sans parler jamais de son état, ni de la mort, il nous a toujours entretenu de la manière la plus agréable & la plus cordiale sur les affaires du tems, sur la littérature, sur l'histoire ancienne & moderne & particulièrement sur la culture rurale & celle des jardins, qu'il ne cessa de faire établir. Son train de vie constant & journalier fut tel, qu'après avoir lû les soirs & les matins les dépêches de ses Ministres étrangers, & les rapports militaires & civils de ses Généraux & de ses Ministres, il fit entrer le matin à quatre ou cinq heures selon la quantité des affaires, ses trois Secrétaires du Cabinet l'un après l'autre, & dicta à l'un les réponses à faire aux dépêches de chacun de ses Ministres étrangers, qu'il me faisoit communiquer ensuite, & aux deux autres les or-

dres & réponses aux Ministres d'État, ou aux Généraux sur les affaires militaires, de finance & de justice, ainsi que les réponses aux lettres & requêtes infinies des particuliers, & cela d'une manière si détaillée & raisonnée sur tout dans les dépêches merveilleusement combinées, que les Secrétaires n'avoient qu'à y ajouter les titres, les formalités & les dates. Après avoir fini cette besogne à 7 ou 8 heures, il faisoit entrer le commandant de Potsdam, le Lieutenant-Général de *Rohdich*, & après lui ses aides de camp, pour leur prescrire de bouche les ordres militaires & ce que la garnison devoit faire chaque jour. Ce n'est qu'après avoir fait ainsi sa fonction de Roi, qu'il voyoit pour quelques momens le chirurgien & quelque fois un médecin pour se faire donner les soins les plus nécessaires à son état. Il faisoit venir vers 11 heures sa société susdite & s'entretenoit avec nous jusqu'à midi sonné, où il nous congedioit & prenoit seul son dîner. Dans l'après-dînée il signoit toutes les dépêches & lettres, qu'il avoit dictées le matin & que ses Secretaires étoient obligés d'expédier vers ce tems-là. Il nous faisoit appeller de nouveau à 5 heures & nous retenoit jusqu'à 8, où il nous renvoyoit pour souper, pendant qu'il passoit le reste de la soirée à se faire relire par son lecteur les ouvrages de quelques anciens auteurs, comme Cicéron, Plutarque &c. &c. à lire ensuite ses nouvelles dépêches, & à prendre après le peu de sommeil que son état lui permettoit. Ce train de vie fut continué invariablement jusqu'au 15. d'Août, jour, auquel il dicta & signa encore des dépêches si bien raisonnées qu'elles auroient fait honneur au Mi-

nistre le plus routiné. Il ne cessa de faire les grandes fonctions de Roi & de Ministre d'État qu'au 16. Août, jour, où il perdit les sens & la connoissance, & dans la nuit duquel au 17. il cessa de vivre, en exhalant sa grande ame sans aucun mouvement convulsif en ma présence & en celle de notre digne confrère Mr. le Médecin Selle. J'espère que ce détail des derniers tems de la vie de Frédéric II. ne paroitra indifférent ni à l'Académie, ni au public; il fait du moins voir, que ce grand homme a soutenu son caractère & est toujours resté le même jusqu'aux derniers momens de sa vie, sans que les foibleesses de la nature ayent pû y porter aucun changement.

Je crois aussi ne pas déplaire, en plaçant ici un tableau de la vie publique de Frédéric II. tracé en gros, mais avec les principaux ressorts de sa conduite politique dans les différens événemens de son règne très long. Cet exposé pourra servir en même tems & à expliquer sa conduite & à émousser la critique quelquefois injuste ou trop sévère qu'on en a faite. Je ne le ferai qu'en grand sans aucun détail, uniquement d'après ma mémoire, ayant lû tous les papiers des archives & ayant été depuis l'an 1745. où je suis entré en service, en partie acteur & en partie spectateur de ce règne mémorable.

Frédéric II. étant né le 24. Janvier 1712. fut élevé d'une manière austère & comme un particulier, sans être initié aux sciences, d'après les principes & le caractère de son père, le Roi Frédéric Guillaume. Ayant manifesté en 1731. des vuës de mariage & de politique différentes de celles du Roi son père, il fut

arrêté & jugé à Cüstrin & ne dut la conservation de sa vie qu'à la justice & à la fermeté des Généraux ses juges, étant pourtant obligé de voir la tête trancher à son ami le Lieutenant de Katt. Il fut ensuite laissé encore quelque tems à Custrin & obligé de travailler dans la Chambre des finances, comme un Conseiller de guerre, ce qui lui a été fort utile dans la fuite. Le Roi son père s'étant ensuite réconcilié avec lui, il épousa selon ses volontés en 1732. la Princesse de Bronsvic, notre digne Reine douairière, & s'établit avec elle au chateau de Rheinsberg, où il passa ensuite la plupart de son tems dans la retraite, ou en s'exerçant au metier de la guerre avec son Regiment à Ruppin, ou en cultivant les lettres & en entretenant une correspondance suivie avec Suhm, Voltaire & d'autres Savans, ainsi qu'avec le Maréchal de Grumbkow sur les affaires du Gouvernement. On conserve encore dans les archives un volume très intéressant de cette dernière correspondance. Depuis l'an 1732. il se conduisit en fils très obéissant & se concilia toute la confiance & toute l'amitié de son père jusqu'à sa mort. Celle-ci étant arrivée le 31 Mai 1740. Frédéric II. monta sur le trône & hérita un État très bien arrangé avec une armée de 70000 hommes & un trésor considérable. La maison masculine d'Autriche s'étant éteinte presque en même tems par la mort de l'Empereur Charles VI. & les Princes de Bavière, de Saxe & d'Espagne ayant réclamé son héritage en partie ou en tout contre sa fille Marie Thérèse & contre la Sanction pragmatique, sous les auspices de la Cour de France, Frédéric II. crût devoir aussi revendiquer

les droits de la maison de Brandebourg sur quatre Duchés de Silésie, qui avoient été enlevés à ses ancêtres, & auxquels le Roi Frédéric I. avoit renoncé, contre le petit équivalent du cercle de Schwibus, mais que la Cour de Vienne avoit eu la mauvaise politique de ne pas lui laisser, faisant revivre par-là ses titres. Frédéric ne demanda à la Reine de Hongrie que les Duchés de Glogau & de Sagan, & lui offrit en retour deux millions, ainsi que la garantie de la Sanction pragmatique & de la dignité Impériale pour le Grand-Duc de Toscane son époux. N'ayant eu que des refus secs & réitérés, il s'allia avec les Rois de France & avec les Electeurs de Saxe & de Bavière. Il mit celui-ci sur le trône de l'Empire; il conquît toute la Silésie en 1741 & 1742. par les deux victoires de Molwitz & de Chotusitz; mais ne se voyant que foiblement soutenu par ses alliés, il ceda aux propositions des Cours de Vienne & de Londres & conclut sous la garantie du Roi d'Angleterre le 11 de Juin 1742. le Traité de paix de Breslau, par lequel la Reine de Hongrie lui céda l'important Duché de la Haute & Basse Silésie jusqu'à la rivière d'Oppa, n'en gardant que les Duchés de Jägerndorff, de Troppau & de Teschen.

Frédéric employa les années 1742. 1743 & une partie de 1744. à profiter du repos & des douceurs de la paix, & surtout à mettre sa nouvelle conquête sur le pied de ses anciens Etats; c'est aussi dans cet intervalle & en 1743. qu'il renouvela & rétablit cette académie, qui ayant été fondée par Frédéric I. avoit été abandonnée sous le règne de Frédéric Guil-

laume & ne s'étoit conservée que par les efforts de ses propres membres allemands. Le Roi voyant en 1744 que la Reine d'Hongrie avoit chassé l'Empereur Charles VI. de toute la Bavière jusqu'à Francfort, & que son armée, après avoir passé le Rhin avoit pénétré dans l'intérieur de la France, & pouvant ainsi prévoir avec une certitude morale, qu'en continuant ses succès, elle ne manqueroit pas de revendiquer un jour la Silésie, il conclut en 1744. un nouveau traité d'alliance avec la France, l'Empereur Charles VII. & le Landgrave de Hesse - Cassel, après quoi il marcha avec 80000 hommes en Bohême & prit la garnison & la ville de Prague, ce qui degagea la France & obligea l'armée Autrichienne de repasser le Rhin & de retourner en Bohême. Le Roi étant attaqué de toutes les forces Autrichiennes & ne voyant pas la diversion, que la Cour de France devoit lui faire, en faisant suivre l'armée du Prince Charles de Lorraine, se vit obligé d'évacuer la Bohême avec perte. L'armée Autrichienne accompagnée de celle de Saxe entra même au commencement de l'année 1745. en Silésie, croyant en faire la conquête, mais le Roi les battit à platte couture près de Hohenfriedberg, rentra ensuite en Bohême & s'y maintint par la victoire inopinée de Sohr jusqu'à la fin de la Campagne, où il rentra en Silésie & retourna à Berlin; mais ayant découvert au milieu des plaisirs du Carnaval au mois de Decembre, qu'une armée combinée sous les ordres du Général Autrichien de Grüne, devoit traverser la Lusace & le surprendre à Berlin, il vola en Silésie, passa avec un corps d'ar-

mée à la gauche de l'Elbe sur Meiffen, pouffa l'autre, sous les ordres du Prince de Dessau, depuis Magdebourg jusqu'à Dresde, obligea ce Prince à gagner la bataille de Kesselsdorff, entra ensuite comme vainqueur à Dresde, y fit jouer l'opera Arminius & fit conclure par son Ministre le C. de Podewils le 25. Dec. 1745 une nouvelle paix avec les Cours de Vienne & de Saxe, sous la nouvelle médiation & garantie de l'Angleterre & par une négociation qui ne dura que 24 heures, comme toute cette grande expédition n'avoit pas duré un mois entier. Il fit cette nouvelle paix, qui lui assûra de nouveau la Silésie sous la garantie des Cours d'Angleterre & de Russie, & par laquelle il reconnut l'élection du Duc de Toscane à la dignité Imperiale faite en Septembre 1745. contre sa protestation; il fit, dis-je, cette paix séparée, parce qu'il se voyoit menacé d'une attaque de la Russie; que la France ne vouloit faire la guerre que défensivement au de-là du Rhin, & que l'Empereur Charles VII. en faveur duquel le Roi avoit commencé cette guerre, étoit venu à mourir & que l'Électeur de Bavière, son fils, avoit fait sa paix particulière avec l'Autriche à Füssen.

Quiconque voudra envisager sans une prévention décidée ce précis rapide, mais vrai, des événemens, qui se sont passés depuis 1740. jusqu'à 1745. trouvera, que si le feu Roi a plusieurs fois changé de système pendant cet espace de tems, il en a eu des raisons très fortes, auxquelles il pouvoit s'abandonner avec d'autant moins de reproche, que dans toutes ses alliances il a toujours observé la sage politique, de jouer

le rôle non d'auxiliaire, mais de partie principale, & qu'il n'a jamais pris des subsides de la Cour de France pendant son alliance avec elle, malgré tout ce que le public en a crû. Il a encore mieux & plus en détail développé les motifs de ces changemens dans l'excellente histoire de son tems qu'il a écrite lui-même & dont je donnerai une notice à la fin de ce discours.

Après la seconde guerre de Silésie & la conclusion de la paix de Dresde, Frédéric II. eut 12. ans de paix depuis 1745 jusqu'à 1756. Pendant ces années pacifiques il se dévoua entièrement aux muses & au Gouvernement intérieur, & s'occupa sans cesse à faire fleurir par tous les moyens possibles l'agriculture, les arts, les fabriques & les manufactures, à augmenter, & à améliorer le commerce, les finances, les revenus de l'État, le trésor & l'armée, qui fut poussée alors jusqu'à 160000 hommes. Il faudroit écrire un gros volume, pour entrer dans quelque détail sur toutes ses opérations intérieures; je ne ferai qu'indiquer les principales. Il écrivit & fit imprimer en 1746. d'abord après la paix de Dresde les célèbres *Mémoires de Brandebourg*, qui contiennent l'histoire de ses ancêtres jusqu'au commencement de son règne, & pour lesquels je lui ai fait en grande partie les extraits des archives, particulièrement pour l'histoire de la guerre de 30. ans & pour l'histoire du militaire du Brandebourg, ouvrage, auquel je fus employé alors comme un jeune homme venu de l'université. Je lui fis aussi en 1752 un précis de toutes ses négociations. Le Roi composa dans

le même espace de tems son grand poëme *sur l'art de la guerre* & toutes les pièces en prose & en vers, qui forment le premier recueil des *œuvres du Philosophe de Sans-Souci*. Il fit la première réforme de la justice par le Grand-Chancelier *Cocceji*, auquel il fournit lui-même le projet de cette réforme, qu'il crût être un *code de loix*, comme celui de Justinien, quoique ce ne fut qu'un *règlement pour la procédure*. On abolit alors les procureurs, on abrégéa les procès, mais on les chargea de trop d'épices pour subvenir aux frais de la justice. Le Roi commença dès lors les grandes bâtisses de Berlin & de Potsdam, à établir des Colonies & à faire des defrichemens; il fit faire les canaux de Finow & de Plauen, pour joindre les rivières de l'Oder, de la Havel & de l'Elbe. Il établit à Emden deux compagnies de commerce pour la Chine & le Bengale, mais qui manquèrent toutes les deux par la direction inepte des entrepreneurs. Il soutint le premier les principes de la neutralité maritime contre la Couronne d'Angleterre, & fit indemniser ses sujets commerçants des prises, que les armateurs Anglois avoient faites sur eux pendant la guerre entre la France & l'Angleterre. Il le fit en décomptant aux Anglois 200000 Écus sur les deux millions qu'il leur paya pour s'acquitter de l'avance faite à la maison d'Autriche sur la Silefie, comme il s'en étoit chargé par la paix de Breslau. Pendant ce tourbillon immense d'arrangemens intérieurs Frédéric ne cessa pas de prendre une part essentielle aux principales négociations de l'Europe. Il envoya le Sr. d'Ammon comme son Plénipotentiaire au Congrès d'Aix la  
cha-

Chapelle en 1748 & y obtint la garantie de toutes les Puissances contractantes sur la cession de la Silésie. Malgré la paix séparée concludë à Dresde, il continua son alliance avec la Cour de France, en y ajoutant même un traité de commerce en 1754. & il conclut une alliance avec la Suède en 1747. de concert avec la France. Par une suite du même système, il s'opposa en 1750. & plusieurs années de suite, de concert avec la France & les Electeurs Palatin & de Cologne, à l'élection d'un Roi des Romains, proposée par les Cours de Vienne, d'Hannovre & de Dresde, & on négocia beaucoup sur cette affaire de tous côtés en Allemagne; mais sa principale attention étoit toujours tournée sur les vues dangereuses, qu'il supposoit à la Cour de Vienne, pour reconquerir la Silésie. Il n'ignoroit pas la haine personnelle, que l'Impératrice de Russie & son Ministère avoient contre lui. Il crût savoir, que les Cours de Vienne, de Petersbourg & de Saxe avoient formé un système politique contre la Prusse; il découvrit en 1753. par hazard & par la trahison d'un Secrétaire Saxon, que ces trois Cours avoient conclu en 1746. d'abord après la paix de Dresde, un traité d'alliance & de partage éventuel de ses États en cas d'une guerre. Il jugea d'après cette découverte & d'après les dépêches Saxonnnes, dont il eut tous les jours de poste les copies depuis 1753. jusqu'à 1756. que les Ministres de ces trois Cours ne faisoient que travailler à amener cette guerre. Il crût au mois de Juin 1756. par des avis secrets & vraisemblables, que le moment étoit venu, où ces trois Cours voudroient exécuter leur projet concerté contre lui, &

Pattaquer au commencement de 1757. Il fit demander trois fois des explications là-dessus à l'Impératrice-Reine par son Ministre le Sr. de Klinggraeff; n'ayant reçu que des réponses sèches & laconiques, il crut devoir prévenir le dessein des trois Cours, en attaquant celles de Saxe & d'Autriche avant que leurs armées fussent prêtes. Il me fit venir le 20. Août à Sanssouci en secret & me remit les dépêches de la Cour de Saxe, dont je fis un précis, qui fut communiqué à toutes les Cours, pour leur prouver les desseins des Cours de Vienne & de Saxe contre la Prusse, que le Roi crût devoir prévenir. Ensuite il marcha à la fin du mois d'Août 1756. vers la Saxe, prit ce país en dépôt, environna l'armée Saxonne près de Pirna, la fit prisonnière & l'incorpora dans son armée; il entra en Bohême & gagna la bataille de Lowositz, mais qui ne fut pas assez décisive, pour qu'il ne fut pas obligé de quitter la Bohême & de retourner en Saxe, où il prit ses quartiers d'hiver. Pendant ces entrefaites, il fit ouvrir les archives de Dresde & envoya au Ministère toutes les dépêches originales de cette Cour, sur lesquelles je composai & publiai le fameux *Mémoire raisonné*, dans lequel on prouva par les dépêches originales des Ministres Autrichiens & Saxons les projets éventuels de guerre & de partage contre la Prusse. Il est constaté, que ces projets ont existé, mais comme ils n'étoient qu'éventuels & supposoient la condition, que le Roi de Prusse donnât lieu à une guerre, il restera toujours problématique, si ces projets auroient jamais été exécutés, & s'il auroit été plus dangereux de les attendre

que de les prévenir. Quoiqu'il en foit, la curiosité du Roi & la petite circonstance de la trahison d'un clerc Saxon, est la cause indubitable de cette terrible guerre de sept ans, qui a immortalisé Frédéric II. & la Nation Prussienne, mais qui a aussi presque abimé tout cet État & l'a mis à deux doigts de sa perte. Je n'entre-rais ici dans aucun détail de cette guerre fameuse, quoique je serois peut-être plus en état que d'autres d'en expliquer les principaux ressorts. Le tems & les circonstances ne le permettant pas, je me contenterai d'exposer en esquisse un tableau politique de cette guerre.

Le Roi croyant voir la guerre de loin, mais inévitable, se flatta de se débarasser de la Russie, en s'unissant avec le Roi d'Angleterre, par un traité secret conclu à Westmünster le 16. Janvier 1756. Il espéra, que la Cour d'Angleterre étant étroitement liée avec celle de Russie, elle pourroit empêcher celle-ci, de se ranger du côté des ennemis de la Prusse. La Cour de France regarda alors son alliance avec la Prusse comme éteinte, & elle conclut en 1756. le fameux traité de Versailles avec la Cour de Vienne, qui dure encore. La France, qui étoit déjà alors en guerre avec le Roi d'Angleterre pour l'Amérique, crût ne pouvoir mieux faire, que de l'attaquer aussi dans ses États d'Allemagne. Voulant aussi délivrer la Saxe & entamer la Prusse de tous côtés, elle entraîna la Suède & la plus grande partie de l'Empire dans le nouveau système. Elle envoya en 1757. une armée, pour faire la conquête des États du Roi en Westphalie & de l'Électorat d'Hannovre, & l'autre pour

pénétrer avec l'armée de l'Empire par la Hesse en Saxe, pendant que l'armée Suédoise envahissoit la Poméranie Prussienne. La Cour de Vienne engagea aussi celle de Russie, d'attaquer la Prusse avec une armée de 80000 hommes, & rassembla toutes ses forces en Bohême vers les frontières de la Saxe & de la Silésie. Il résulta de toutes ces combinaisons cette terrible guerre, que le Roi a soutenu avec l'Angleterre, l'Électeur d'Hannovre, le Duc de Brunswick & le Landgrave de Hesse, contre toutes les forces réunies de l'Autriche, de la France, de la Russie, de la Suède & de l'Empire, avec une fortune variée, mais d'une manière incroyable à la postérité, pendant le cours des années 1757. 1758. 1759. 1760. & 1761. & dont je m'abstiens de donner ici aucunes particularités, ce qui est réservé à d'autres tems & à d'autres circonstances & auteurs, pendant que Mr. le Major de Tempelhoff nous a déjà donné une description aussi lumineuse qu'intéressante des deux premières campagnes. La mort de l'Impératrice Elisabeth arrivée en 1761. délivra le Roi d'un de ses plus grands ennemis, & lui procura même un allié dans la personne de Pierre III. pendant qu'il perdit d'un autre côté l'assistance subsidiaire de l'Angleterre par la retraite du célèbre Pitt & l'accession d'un nouveau Ministère Anglois qui n'étoit nullement favorable à la Prusse. La révolution, qui arriva en Russie en 1762. par la mort de Pierre III. menaça le Roi encore d'une guerre de ce côté-là, mais la nouvelle Souveraine connoissant mieux ses intérêts, préféra la neutralité, & le Roi, qui par la perte des forteresses de Schweidnitz & de

Colberg avoit été resserré de tous côtés, trouva moyen pendant la campagne de 1762. de reprendre Schweidnitz & de regagner la supériorité tant en Saxe qu'en Silésie. Il parvint alors à faire une paix particulière avec la Russie & la Suède, & enfin aussi avec la France, & même avec l'Autriche & la Saxe, que j'eus le bonheur de conclure à Hubertsbourg le 15. Fevrier 1763. d'une manière aussi glorieuse qu'avantageuse, puisque le Roi sortit de cette terrible guerre sans perdre un village, à la vérité avec des forces très épuisées, mais avec une réputation d'autant plus grande de valeur, d'énergie, de ressources, & d'une force intérieure, qu'on n'avoit pas cru jusques-là à la Monarchie Prussienne.

Après la conclusion de la paix de Hubertsbourg & pendant le cours des années pacifiques de 1763. jusqu'à 1778. qui s'écoulèrent tranquillement dans un état de paix, quoique non sans quelques troubles, Frédéric II. se dévoua de nouveau entièrement au soin de rétablir ses Provinces ruinées, ses finances, son trésor, son armée, ainsi que la prospérité des particuliers, & il réussit à remettre le tout sur un pied beaucoup plus florissant qu'avant la guerre de sept ans, & à donner à la Monarchie Prussienne cette consistance, cette énergie, cet éclat, dont elle jouit aujourd'hui, & qui la met dans la classe des premières monarchies de l'Europe, sans qu'elle en ait à beaucoup près l'étendue extérieure. C'est ainsi qu'il poussa l'armée jusqu'à plus de 200000 hommes; qu'il fit rétablir toutes les villes & villages ruinés par la guerre, qu'il établit ce nombre immense de Colonies, de

nouveaux villages, de fabriques, & de manufactures; qu'il fit faire partout, où cela étoit praticable, des canaux, surtout le grand canal de Bromberg, qui unit la Vistule à l'Oder; qu'il donna des sommes considérables à la noblesse pour payer ses dettes, & pour défricher ses terres incultes; qu'il fit faire lui-même des défrichemens, dessécher des marais & faire en général toutes les améliorations, dont le pais étoit susceptible ou avoit besoin, en employant pour cet effet tous les ans entre deux & trois millions. Je me dispense d'en faire ici un plus grand détail, parce que je l'ai fait, quoique seulement en gros & d'une manière superficielle, autant que mes autres occupations me l'ont permis, dans mes précédentes dissertations académiques. Il seroit à souhaiter pour le bien public de la Prusse & de l'humanité, que l'histoire du règne de Frédéric II. dans la paix fut écrite en détail par un homme, qui eut les moyens & les talens suffisans pour une pareille entreprise.

Pendant que Frédéric II. paroïssoit s'occuper tout entier de son Gouvernement intérieur, il ne cessa pas de prendre la même part directe & efficace à toutes les grandes affaires de l'Europe, & à y jouer un rôle aussi essentiel que glorieux. Peu de tems après la paix de Hubertsbourg, il conclût un Traité d'alliance avec l'Impératrice de Russie, qui a été prolongé & subsiste encore. En conséquence de ce traité & du grand système politique, qui fut fondé là dessus, le Roi contribua avec l'Impératrice de Russie après la mort d'Auguste II. Roi de Pologne, à faire élire à cette couronne le Comte Stanislas Poniatowski, &

à assurer aux diffidens de Pologne un état religieux & civil. Lorsqu'une partie de la nation s'y opposa & excita les troubles connus par la fameuse confédération de Bar, & qu'elle attira même une guerre à la Russie de la part des Turcs, le Roi assista dans cette guerre la Russie du secours pécuniaire, qui est stipulé dans le traité d'alliance, & par l'envoi d'un grand nombre d'officiers volontaires, qui assistèrent aux campagnes des Russes. Ces troubles intérieurs de la Pologne donnèrent même lieu à un nouveau revirement des affaires politiques, à une nouvelle scène inconnue jusqu'alors, savoir au partage de la Pologne, qui se fit d'une manière pacifique sans coup férir, & procura à la Monarchie Prussienne un aggrandissement considérable, & surtout la combinaison solide, qui lui manquoit jusques-là. L'occasion, qui y donna lieu, fut accidentelle, & est peu connue jusqu'ici, la supposition presque générale du public, que ce partage a été projeté & amené de loin, étant tout à fait fausse. En voici la seule & véritable cause & origine. L'Impératrice-Reine ayant fait occuper en 1772. à l'occasion des troubles de Pologne l'importante Starostie de Zips contiguë à la Hongrie, qu'un ancien Roi de Hongrie avoit hypothéquée à la Pologne pour 400000 Ducats, le Roi & l'Impératrice de Russie concurent en même tems & durant le séjour que S. A. R. le Prince Henri fit à Petersbourg, l'idée, que si la Cour de Vienne vouloit profiter de ces troubles, les Cours de Berlin & de Petersbourg pourroient & devoient selon l'intérêt d'État faire également valoir les prétentions, qu'elles pouvoient avoir à la charge

de la Pologne. Elles firent en conséquence un traité de partage, auquel on admit aussi ensuite la Cour de Vienne, & en vertu duquel le Roi réclama & s'appropriâ toute la Prusse Polonoise, à l'exception des villes de Danzig & de Thorn. Il voulut d'abord faire valoir les droits de la Silésie sur les Palatinats de Posen & de Kalisch, mais je fis sentir, qu'il étoit plus essentiel, de réclamer la Pomérellie avec la ville de Danzig, & si on ne pouvoit pas obtenir celle-ci, toute la Prusse Polonoise, parce que c'étoit le moyen de combiner la Prusse & la Poméranie, & par conséquent de consolider une fois le corps principal de la Monarchie Prussienne, & de se rendre maître du grand fleuve de la Vistule & du principal commerce de la Pologne. Je prouvai dans une déduction, que la Pomérellie étoit un ancien Domaine des Ducs de Poméranie, que les Polonois avoient injustement démembré après l'extinction de la ligne de Danzig au préjudice des Ducs de Stettin, dans le droit desquels les Electeurs de Brandebourg ont notoirement succédé comme dans toute la Poméranie, sans que les Ducs de Poméranie aient jamais expressément renoncé à la Pomerellie. Je trouvai aussi des titres irréfragables, selon lesquels le Port de la Vistule n'appartenoit point à la ville de Danzig, mais pour la propriété à l'Abbaye d'Oliva, & pour le domaine territorial au Roi comme Souverain légitime de la Pomérellie. Ensuite de toutes ces déductions & négociations, le Roi fit occuper toute la Prusse Polonoise excepté les villes de Danzig & de Thorn, & les Cours de Vienne & de Russie en firent autant de leur côté. Le Roi

& la République de Pologne s'y opposèrent par des protestations & des écrits, mais on convint à la fin en 1773. à Varsovie d'un Traité de cession, par lequel la République de Pologne céda au Roi la Prusse Polonoise excepté les villes de Danzig & de Thorn. Elle fut obligée de renoncer en même tems à la suzeraineté des districts de Lauenbourg & de Bütow, & à la reversion du Royaume de Prusse après l'extinction de la ligne masculine de Brandebourg, qu'elle pouvoit prétendre en vertu du Traité de Welau de 1656; renonciation très précieuse & essentielle, dont je m'avais ainsi que des titres sur le Port de Danzig en rédigeant le traité de partage & de cession au milieu d'une maladie très critique, dont j'étois accablé alors. Ce n'est pas ici l'endroit de discuter la valeur de nos prétentions; je l'ai fait en d'autres occasions & elle étoit du moins très supérieure à celles de toute autre Puissance. Le Roi fit ensuite en 1775. un traité de commerce avec la Pologne & il prit les mesures les plus justes & les plus efficaces pour s'affurer & pour faire valoir cette nouvelle acquisition précieuse, dont un des avantages les plus essentiels étoit la jonction de l'Oder & de la Vistule par la Warte & la Netze & par le Canal de Bromberg, dont j'eus le bonheur de sauver la possibilité contre une erreur géographique.

Comme le Roi fit pendant cet intervalle pacifique de 1763. à 1778. l'acquisition également pacifique de la Prusse Polonoise, à laquelle je crus devoir donner le nom de *Prusse occidentale*, il concourut dans le même tems à faire élire en 1765. l'Archiduc Joseph à la dignité de Roi des Romains, & à faire assurer à la

maison d'Autriche par l'Empire la succession au Duché de Modène, en conséquence de la promesse, que je lui avois faite au nom du Roi par deux articles secrets de la paix de Hubertsbourg.

Le Roi ne prit point de part directe à la guerre longue & sanglante, que l'Angleterre soutint contre l'Amérique septentrionale, la France & l'Espagne, mais il accéda à la neutralité maritime, qui fut conclue entre la Russie & d'autres Puissances neutres, pour faire respecter le Pavillon de leur marine marchande par les Puissances belligérantes, & il donna par ce moyen une nouvelle sanction à un principe du droit des gens très juste, qu'il avoit été le premier à faire valoir en 1748. tout comme il fut le premier à établir dans son Traité de commerce avec les États unis d'Amérique le grand principe de la neutralité à observer par une Puissance belligérante contre les sujets de l'autre, qui ne sont pas armés, & de défendre par conséquent toute hostilité contre les vaisseaux marchands & contre les cultivateurs, en la bornant uniquement aux personnes armées. Ainsi le Roi de Prusse, sans avoir une marine, ni un grand commerce maritime, a donné l'exemple, le ton & la leçon à toutes les Puissances maritimes, d'observer & de respecter deux grands points du droit des gens également utiles & nécessaires pour le bien de l'humanité, & pour épargner au genre humain une grande partie des malheurs d'ailleurs inévitables de la guerre.

Le Roi a donné depuis l'an 1778 d'autres preuves encore plus frappantes de sa grande politique désintéressée, mais également utile pour l'équilibre de

l'Europe & de l'Allemagne, & pour le bien-être des Princes ses Co-États. Le dernier Électeur de Bavière étant mort, la Cour de Vienne fit des prétentions sur sa succession & en particulier sur la Basse Bavière. Le Roi s'y opposa en faveur de la maison Palatine & de celle de Saxe; il prit même les armes & entra en Bohême. On négocia inutilement à Berlin & à Braunau; mais enfin cette querelle fut finie par la paix qui se conclut à Teschen au commencement de l'année 1779. de manière que la Cour de Vienne renonça à ses prétentions sur la Bavière, en gardant le district de Burghausen, qu'on assura un équivalent de six millions de florins à l'Électeur de Saxe, & qu'on reconnut à la maison de Brandebourg le droit de réunir les Marggraviats de Franconie à la ligne Électorale après l'extinction de la ligne régnante actuellement,

Le projet de l'échange de la Bavière ayant été renouvelé en 1785. le Roi s'y opposa de nouveau par des déclarations & des protestations, & pour leur donner plus de poids, il proposa à ses Co-États *l'Union germanique*, qui fut conclue à Berlin le 23. Juillet 1785. & à laquelle a accédé un grand nombre des Électeurs & des Princes les plus considérables, uniquement dans le but de conserver le système & l'équilibre de l'Empire. Frédéric a commencé, achevé & consolidé ce grand ouvrage dans les deux dernières années de sa vie lorsqu'il étoit déjà attaqué de l'hydropisie & de ces maux, qui l'ont conduit au tombeau. Dans le même tems, il a encore pris beaucoup de part aux troubles de la Hollande & n'a pas cessé de faire négocier tant en Hollande qu'à la Cour de

France, pour arrêter & prévenir les fuites funestes de ces dissentions, & pour conserver le Stadhouderat & ses prérogatives à la famille de sa digne & incomparable Nièce, la Princesse d'Orange.

Au milieu & dans l'agitation de ces grandes affaires étrangères de l'État, Frédéric II. ne cessa pas de donner sa principale attention au Gouvernement intérieur & à l'amélioration de ses provinces & de ses sujets, selon ses grands principes, dont j'ai donné des détails, ou plutôt des échantillons dans mes précédentes dissertations académiques. J'ajouterai seulement en gros, que pendant cette époque pacifique il fit la seconde réforme de la justice par le Grand-Chancelier de Carmer; qu'il établit sous la direction du même Ministre le célèbre système de crédit en Silésie, en Poméranie & dans les Marches, par lequel on arrêta la plupart des concours & des procès, on fit hausser le prix des terres & tomber les intérêts. Il fit aussi établir dans le même tems dans les Marches & en Poméranie cette excellente association pour les incendies, qui assure les terres de la campagne contre les accidens du feu, moyennant une contribution imperceptible. Ce sont trois arrangemens, qui pourroient seuls illustrer & immortaliser tout un règne.

Tel est le tableau abrégé, ou le précis historique de la vie du Grand Frédéric, que j'ai crû devoir donner aujourd'hui dans une assemblée consacrée à sa mémoire & à celle du renouvellement de cette Académie, dont il est l'auteur. Faute de tems & par d'autres raisons aisées à concevoir je n'ai fait que rapporter la superficie des principaux événemens de son

règne liés dans une combinaison politique. Je n'ai eu ni le dessein, ni le tems d'y mettre de l'éloquence ni du détail; il faut réserver l'un & l'autre à ceux, qui en ont le tems, les moyens & la permission; mais je suis convaincu qu'une histoire de Frédéric II. écrite avec impartialité, avec des moyens suffisants, & par un auteur, qui en fut capable, seroit le morceau de l'histoire le plus intéressant & le plus instructif pour les Souverains, pour les hommes d'Etat & de guerre, & pour tous les hommes en général. On y trouveroit une quantité immense de faits, de situations uniques, de hauts faits de guerre & de politique presque inouis dans toute autre histoire, des fautes incompréhensibles, mais des retours & des redressemens encore plus merveilleux qui effacent les fautes & jusqu'à leur souvenir.

Frédéric II. a écrit sa propre histoire en imitant le goût & l'exemple de Thucydide, de Polybe & de César. Après avoir achevé les mémoires de Brandebourg jusqu'à 1740. il a commencé sa propre histoire depuis 1740. jusqu'à la paix de Dresde en 1745. Je puis montrer ici l'original de cet excellent ouvrage entièrement écrit de sa propre main & travaillé avec un soin particulier. Il ne se trouve rien sur les années pacifiques de 1746. jusqu'à 1756. mais ensuite il a fait une histoire de toutes les campagnes de la guerre de sept ans, & enfin il a composé l'histoire de son règne depuis la paix de Hubertsbourg jusqu'à celle de Teschen, en y comprenant la guerre de Bavière. Ces excellens ouvrages feront imprimés avec la permission du Roi sans aucun changement, ni retran-

---

chement essentiel. Ils ne contiennent pas une histoire complète du regne de Frédéric II. laquelle demanderoit des compilations & des recherches plus étendues & plus exactes, mais ils répandront une nouvelle lumière sur toute l'histoire de nôtre tems & ils exciteront de nouveau toute la reconnoissance de la Nation Prussienne, en ajoutant de nouveaux lauriers à ceux que Frédéric II. a sù cueillir dans sa vie. Pour donner un échantillon de cette histoire je crois faire plaisir aux auditeurs en leur lisant *l'avant-propos de l'histoire de mon tems*, ou de la seconde partie des mémoires de Brandebourg.

---

AVANT-PROPOS  
DE  
L'HISTOIRE DE FRÉDÉRIC II. \*)

Beaucoup de personnes ont écrit l'histoire, mais bien peu ont dit la vérité. Les uns ont voulu rapporter des anecdotes qu'ils ignoroient, & en ont imaginé; d'autres ont fait des compilations de gazettes, ils ont écrit laborieusement des volumes, qui ne contiennent que des ramas informes de voilures & de superstitions populaires; d'autres ont fait des journaux de guerre insipides & diffus; enfin la fureur d'écrire a séduit quelques auteurs à faire l'histoire de ce qui s'est passé quelques siècles avant leur naissance. A peine reconnoit-on les faits principaux dans ces romans; les héros pensent, parlent & agissent selon l'auteur, ce sont ses rêveries qu'il raconte & non pas les actions de ceux, dont il doit rapporter la vie. Tous ces livres sont indignes de passer à la postérité, & cependant l'Europe en est inondée, & il se trouve des gens assez sots pour y ajouter foi. Hors le sage Mr. de *Thou*, *Rapin Toiras*, & deux ou trois autres tout au plus, nous n'avons que de foibles historiens. Il faut redoubler une attention sceptique, quand on les lit & passer vingt pages de paralogismes avant que de trouver quelque fait intéressant ou quelque vérité. C'est donc beaucoup d'être vrai dans l'his-

\*) Cet avant-propos a été fait en 1746. & se trouve à la tête du premier MS. de cette histoire écrite alors de la propre main du Roi. Il diffère dans la tournure & dans l'étendue de l'avant-propos que le Roi a revu en 1775. & qui se trouvera ci-après. On a cru faire plaisir aux lecteurs en plaçant ici l'un & l'autre avant-propos, afin qu'ils puissent voir eux-mêmes, comment Frédéric II. a pensé & écrit comme un jeune Prince en 1746. & comme un Souverain d'un âge avancé en 1775.

toire; cependant cela ne suffit pas, il faut encore être impartial, écrire avec choix & discernement, & surtout examiner & considérer les objets avec un coup d'oeil philosophique.

Perfuadé que ce n'est point à quelque savant en us, ni *Bénédictin*, qui naîtront au vingt-neuvième siècle, à peindre les hommes du nôtre, ces négociations, ces intrigues, ces guerres, ces batailles & tous ces grands événemens, que nous avons vû de nos jours embellir la scène du vaste théâtre de l'Europe, j'ai pensé qu'il me convenoit comme contemporain & comme acteur de rendre compte à mes successeurs des révolutions que j'ai vû arriver dans le monde & auxquelles j'ai eu quelque part. C'est à Vous, race future, que je dédie cet ouvrage, où je tâcherai de crayonner légèrement ce qui regarde les autres Puissances, & où je m'étendrai davantage pour ce qui regarde la Prusse, comme intéressant directement ma maison, qui peut regarder l'acquisition de la Silésie comme l'époque de son aggrandissement.

Ce morceau d'histoire que je me propose d'écrire, est d'autant plus beau, qu'il est rempli d'une foule d'événemens marqués au coin de grandeur & de singularité; j'ose même avancer, que depuis le bouleversement de l'Empire Romain, il n'y a point eu d'époque dans l'histoire aussi digne d'attention que celle de la mort de l'Empereur Charles VI. le dernier mâle de la maison de Habsbourg, & ce qu'a produit cette fameuse ligue, ou plutôt ce complot de tant de Rois conjurés à la ruine de la maison d'Autriche.

Je n'avancerai rien sans preuves, les archives sont mes garants; les relations de mes Ministres, les lettres que les Rois, les Souverains & quelques grands hommes m'ont écrites, sont mes preuves; je rapporte d'autrefois sur le témoignage de personnes véridiques & différentes, qui s'accordent; on ne peut pas constater la vérité autrement. Les récits de mes campagnes ne contiendront que le sommaire des événemens les plus considérables, cependant je ne tairai point la gloire immortelle que tant d'officiers y ont acquise, je leur voue ce

foible essai comme un monument de ma reconnaissance. Je me propose la même concision pour ce qui regarde le ressort de la politique, cependant j'observerai soigneusement ces traits, qui caractérisent l'esprit du siècle & des différentes nations. Je comparerai les tems présens & les tems passés, car notre jugement ne peut se perfectionner que par les comparaisons; j'oserai envisager l'Europe sous un coup d'oeil général, & passer dans mon esprit tous ces Royaumes & toutes ces Puissances comme en revue, & quelques fois je descendrai à ces petits details, qui ont donné lieu aux choses les plus grandes.

Comme je n'écris que pour la postérité, je ne serai gêné par aucune considération du public, ni par aucun ménagement; je dirai tout haut ce que beaucoup de personnes pensent tout bas en peignant les Princes tels qu'ils sont, sans me prévenir contre mes ennemis, & sans prédilection pour ceux, avec lesquels j'ai été en alliance. Je ne parlerai de moi même que lorsque je ne pourrai pas faire autrement; tout homme tel qu'il soit, ne mérite guères l'attention des siècles à venir. Tant qu'un Roi vit, il est l'idole de sa Cour, les Grands l'encensent, les poètes le chantent, le public le craint, on ne l'aime que foiblement, est-il mort? alors la vérité paroît, & souvent l'envie se venge avec trop de rigueur des fadeurs que la flatterie lui avoit prodiguées.

C'est à la postérité à nous juger tous après notre mort, & c'est à nous, à nous juger pendant notre vie. Quand nos intentions sont pures, lorsque nous aimons la vertu, lorsque notre coeur n'est pas le complice des erreurs de notre esprit, & que nous sommes convaincus, que nous avons fait à nos peuples tout le bien que nous leur pouvions faire, cela nous doit suffire.

Vous verrez dans cet ouvrage des traités faits & rompus, & je dois Vous dire à ce sujet, que nous sommes subordonnés à nos moyens & à nos facultés; lorsque nos intérêts changent, il faut changer avec eux. Notre emploi est de

veiller au bonheur de nos peuples, dès que nous trouvons donc du danger ou du hazard pour eux dans une alliance, c'est à nous de la rompre plutôt que de les exposer; en cela le Souverain se sacrifie pour le bien de ses sujets. Toutes les annales de l'Univers en fournissent des exemples, & on ne peut en vérité guères faire autrement. Ceux qui condamnent si fort cette conduite, sont des gens, qui regardent comme quelque chose de sacré la parole donnée; ils ont raison & je pense comme eux en tant que particulier, car un homme, qui engage sa parole à un autre, dût-il même avoir promis inconfidérément une chose, qui tournât à son plus grand préjudice, doit la tenir, puisque l'honneur est au dessus de l'intérêt; mais un Prince, qui s'engage, ne se commet pas lui seul, (sans quoi il seroit dans le cas du particulier) il expose de grands États & de grandes Provinces à mille malheurs; il vaut donc mieux, plutôt que le peuple périsse, que le Souverain rompe son traité. Que diroit-on d'un Chirurgien ridiculement scrupuleux, qui ne voudroit pas couper le bras gangrené d'un homme, parce que couper un bras est une mauvaise action; ne voit-on pas, que c'en est une bien plus mauvaise de laisser périr un citoyen que l'on pouvoit sauver? J'ose dire, que ce sont les circonstances d'une action, tout ce qui l'accompagne & tout ce qui s'en suit, par où on doit juger, si elle est bonne ou mauvaise, mais combien peu de personnes jugent ainsi par connoissance de cause; l'espèce humaine est moutonnière, elle suit aveuglément son guide, qu'un homme d'esprit dise un mot, cela suffit pour que mille fous le répètent.

Je ne saurois me refuser la satisfaction d'ajouter encore quelques réflexions générales ici, que j'ai faites sur le sujet des grands événemens que je décris. Je trouve, que les plus puissants États sont ceux, où il y a plus de confusion que dans les petits, & cependant la grandeur de la machine les fait aller, & l'on ne s'apperçoit point de ce désordre domestique. J'observe, que les Princes, qui portent leurs armes

trop loin de leurs frontières, sont toujours malheureux, puisqu'ils ne peuvent point renouveler & secourir ces troupes avânturées. J'observe, que toutes les nations sont plus valeureuses, quand elles combattent pour leurs foyers, que lorsqu'elles attaquent leurs voisins, cela ne viendroit-il pas d'un principe naturel à l'homme, qu'il est juste de se défendre & non pas d'attaquer son voisin? Je vois que les flottes françoises & Espagnoles ne peuvent point résister à la flotte Angloise, & je m'étonne, que du tems de Philippe II. la marine Espagnole ait été supérieure seule à celle d'Angleterre & de Hollande. Je remarque avec surprise, que tous ces armemens de marine ne produisent rien que la perte du commerce qu'ils doivent protéger. D'un côté se présente le Roi d'Espagne, maître du Potosi, oberé en Europe & créancier de tous les Officiers de la couronne, de ses domestiques & des ouvriers de Madrid; de l'autre la nation Angloise, qui jette d'une main les guinées, que 30 ans d'industrie lui ont fait gagner. Je vois la pragmatique Sanction, qui fait tourner les têtes de la moitié de l'Europe, & la Reine d'Hongrie, qui démembré ses provinces, pour en soutenir l'indivisibilité. La guerre, qui s'allume en Silésie, devient épidémique, & acquiert un degré de malignité de plus à mesure qu'elle augmente. La capitale du monde s'ouvre au premier venu, & le Pape bénit ceux qui le font contribuer, n'osant pas les accabler de ses anathèmes; l'Italie est subjuguée & perdue. Les fortunes sont inconstantes, aucune Puissance ne jouit d'une suite de prospérités, les revers suivent rapidement les succès. Les Anglois comme un torrent impétueux entraînent les Hollandois dans leur course, & ces sages Républicains, qui envoyoit des députés pour commander les armées, lorsque les plus grands hommes de l'Europe, les Eugènes & les Marlbourougs étoient à leur tête, n'en envoient point lorsque le Duc de Cumberland & le Prince de Waldeck sont chargés du soin de les conduire. Le Nord s'embrase & produit une

guerre funeste aux Suédois; le Dannemarc se remue, gronde  
 & se calme, & la Pologne se soutient, parcequ'elle n'excite  
 point de jalousies. La Saxe change deux fois de parti; toutes  
 les deux son ambition est trompée; elle ne gagne rien avec  
 les uns, & elle est écrasée avec les autres. Mais ce qu'il y a  
 de plus funeste, c'est l'horrible effusion, qui se fait du sang  
 humain. L'Europe ressemble à une boucherie, partout ce  
 sont des batailles sanglantes on diroit, que les Rois ont re-  
 solu de dépeupler la terre. La complication d'événemens a  
 changé les causes des guerres, les effets continuent, & le  
 motif cesse. Je crois voir des joueurs, qui dans la rage du  
 jeu ne quittent la partie, que lorsqu'ils ont tout perdu ou  
 qu'ils ont ruiné leurs adversaires; si l'on demandoit à un Mi-  
 nistre Anglois, pourquoi continués Vous la guerre? c'est,  
 diroit-il, que la France ne pourra plus fournir à la dépense  
 de la campagne prochaine, & si l'on faisoit la même question  
 à un François, la réponse seroit toute semblable. Supposons  
 que l'un des deux accuse juste, & que l'acquisition de deux  
 ou trois places frontières, d'une petite lisière de terrain, une  
 limite un peu plus étendue, doivent être regardés comme des  
 avantages, quand on compte les dépenses excessives que la  
 guerre a coutées, combien le peuple a été foulé par des im-  
 pôts pour amasser ces grandes sommes, & surtout que c'est  
 au prix du sang de tant de milliers d'hommes que ces con-  
 quêtes ont été achetées, qui ne seroit point ému à la vue de  
 tant de misérables, qui sont les victimes de ces funestes que-  
 relles? Mais si Vous êtes touché par le malheur d'un parti-  
 culier, ou si Vous Vous attendrissés à l'infortune qui réduit  
 une famille entière à la misère. combien plus ne devez Vous  
 pas l'être en voyant les vicissitudes des plus florissans Empires &  
 des Monarchies les plus puissantes de l'Europe? & c'est la  
 plus belle leçon de modération qu'on puisse Vous donner.  
 Considérer les écueils, les naufrages, débris de l'ambition,  
 c'est ouvrir l'oreille à la voix de l'expérience qui Vous crie:  
 Rois, Princes, Souverains avenir, que la table d'Isare, qui

nous peint la punition de l'ambitieux, vous fasse éviter sans  
cesse cette passion insatiable & fougueuse.

Je dis plus, si un Louis le grand a éprouvé des revers  
prodigieux, si un Charles XII. a été presque dépouillé de ses  
États, si le Roi Auguste fut détroné en Pologne, & son fils  
déposé en Saxe, si l'Empereur fut chassé de ses États, quel  
mortel oseroit se croire au dessus d'une semblable destinée, &  
hasarder sa fortune contre l'incertitude des événemens, l'ob-  
scurité de l'avenir & ces hazards inopinés, qui renversent en  
un clin d'oeil la sagacité des projets les plus profonds & les  
plus ingénieux? L'histoire de la cupidité est l'école de la vertu;  
l'ambition fait des tirans, la moderation fait des sages!

onde  
xcite  
outes  
avec  
y a  
fang  
t ce  
re-  
ns a  
le  
du  
ou  
Mi-  
est,  
ense  
ion  
ions  
eux  
ne  
des  
la  
m-  
est  
on-  
de  
ve-  
ti-  
uit  
us  
&  
la  
r.  
,  
e:  
ni

## HISTOIRE DE MON TEMPS.

## AVANT-PROPOS \*).

La plupart des histoires, que nous avons, sont des compilations de mensonges, mêlés de quelques vérités. De ce nombre prodigieux de faits, qui nous ont été transmis, on ne peut compter pour avérés, que ceux qui ont fait époque, soit de l'élevation, ou de la chute des Empires. Il paroît indubitable, que la bataille de Salamine s'est donnée, & que les Perses ont été vaincus par les Grecs. Il n'y a aucun doute, qu'Alexandre le grand n'ait subjugué l'Empire de Darius, que les Romains n'ayent vaincus les Carthaginois, Antiochus & Persée. Cela est d'autant plus évident, qu'ils ont possédé tous ces états. L'histoire acquiert plus de foi dans ce qu'elle rapporte des guerres civiles de Marius & de Sylla, de Pompée & de César, d'Auguste & d'Antoine par l'autenticité des auteurs contemporains qui nous ont décrit ces événemens. On n'a point de doute sur le bouleversement de l'Empire d'Occident, & sur celui d'Orient; car on voit naître & se former des Royaumes du démembrement de l'Empire Romain; mais lorsque la curiosité nous invite à descendre dans le détail des faits de ces temps reculés, nous nous précipitons, dans un Labyrinthe, plein d'obscurités & de contradictions, dont nous n'avons point de fil pour en trouver l'issue. L'amour du merveilleux, le préjugé des historiens, le zèle mal-entendu pour leur patrie, leur haine pour les nations, qui leur étoient opposées, toutes ces différentes passions, qui ont guidé leur plume, & les temps de beaucoup postérieurs aux événemens, où ils ont écrit, ont si fort altéré les faits en les déguisant, qu'avec des yeux de Lynx même on ne parviendroit pas à les dévoiler à présent.

\*) Cet avant-propos se trouve à la tête du MS. de l'histoire de Frédéric II. qu'il a revue & corrigée de sa propre main en 1775.

Cependant dans la foule d'auteurs de l'antiquité, l'on distingue avec satisfaction, la description que *Xenophon* fait de la retraite des dix-mille qu'il avoit commandés & ramenés lui-même en Grèce. *Thucydide* jouit à peu près des mêmes avantages. Nous sommes charmés de trouver dans les fragmens, qui nous restent de *Polybe*, l'ami & le Compagnon de *Scipion l'Africain*, les faits qu'il nous raconte dont lui-même a été le témoin. Les lettres de *Cicéron*, à son ami *Atticus*, portent le même caractère, c'est un des Acteurs de ces grandes scènes qui parle. Je n'oublierai point les Commentaires de *César*, écrits avec la noble simplicité d'un grand homme, & quoiqu'en ait dit *Hirtius*, les relations des autres historiens sont en tout conformes aux événemens décrits dans ces commentaires; mais depuis *César*, l'histoire ne contient que des panégyriques, ou des Satires. La barbarie des temps suivans a fait un Chaos de l'histoire du bas-Empire, & l'on ne trouve d'intéressant, que les Mémoires écrits par la fille de l'Empereur *Alexis Comnène*, parceque cette Princesse rapporte ce qu'elle a vû. Depuis, les Moines, qui seuls avoient quelques connoissances, ont laissé des Annales trouvées dans leurs couvents, qui ont servi à l'histoire d'Allemagne, mais quels matériaux pour l'histoire! les François ont eu un *Evêque de Tours*, un *Joinville*, & le *Journal de l'Etoile*, foibles ouvrages de compilateurs qui écrivoient ce qu'ils apprenoient au hazard, mais qui difficilement pouvoient être bien instruits. Depuis la renaissance des lettres, la passion d'écrire, s'est changée en fureur. Nous n'avons que trop de Mémoires, d'anecdotes & de relations, parmi lesquelles, il faut s'en tenir au petit nombre d'auteurs, qui ont eu des charges, qui ont été eux-mêmes acteurs, qui ont été attachés à la Cour, ou qui ont eu la permission des Souverains de fouiller dans les archives, tels que le sage *Président de Thou*, *Philippe de Comines*, *Vargas*, fiscal du Concile de Trente, *Mademoiselle d'Orléans*, le *Cardinal de Retz* &c. ajoutons y les lettres de *Mr. d'Estrades*, les Mémoires de *Mr. de*

*Torcy*, monumens curieux, surtout ce dernier, qui nous développe la vérité de ce testament de Charles II, Roi d'Espagne, sur lequel les sentimens ont été si partagés.

Ces réflexions sur l'incertitude de l'histoire, dont je me suis souvent occupé, m'ont fait naître l'idée de transmettre à la postérité, les faits principaux, auxquels j'ai eu part, ou dont j'ai été témoin, afin que ceux qui à l'avenir gouverneront cet État puissent connoître la vraie situation des choses, lorsque je parvins à la Régence, les causes qui m'ont fait agir, mes moyens, les trâmes de nos ennemis, les négociations, les guerres, & surtout les belles actions de nos officiers par lesquelles ils se sont acquis l'immortalité à juste titre.

Depuis les révolutions qui bouleversèrent premierement l'Empire d'Occident, ensuite celui d'Orient, depuis les succès immenses de Charlemagne, depuis l'époque brillante du règne de Charles-quinz; après les troubles que la réforme causa en Allemagne, & qui durèrent trente années, enfin après la guerre qui s'alluma à cause de la succession d'Espagne, il n'est aucun événement plus remarquable & plus intéressant que celui, que produisit la mort de l'Empereur Charles VI, dernier mâle de la maison de Habsbourg.

La Cour de Vienne, se vit attaquée, par un Prince, auquel elle ne pouvoit supposer assez de force, pour tenter une entreprise aussi difficile. Bientôt il se forma une conjuration de Rois, & de Souverains, tous résolus à partager cette immense succession. La couronne Impériale passa dans la Maison de Bavière, & lorsqu'il sembloit que les événements concouroient à la ruine de la jeune Reine de Hongrie, cette Princesse, par sa fermeté, & par son habileté se tira d'un pas aussi dangereux, & soutint la Monarchie en sacrifiant la Silésie, & une petite part du Milanois: c'étoit tout ce qu'on pouvoit attendre d'une jeune Princesse, qui à peine parvenue au trône, saisit l'esprit du Gouvernement & devint l'âme de son conseil.

Cet ouvrage-ci, étant destiné pour la postérité, me dé-  
 livre de la gêne, de respecter les vivans, & d'observer de  
 certains ménagemens incompatibles, avec la franchise de la  
 vérité: il me fera permis de dire sans retenue & tout haut,  
 ce que l'on pense tout bas. Je peindrai les Princes, tels  
 qu'ils sont, sans prévention pour ceux, qui ont été mes alliés, &  
 sans haine pour ceux qui ont été mes ennemis, je ne parle-  
 rai de moi-même que lorsque la nécessité m'y obligera, &  
 l'on me permettra, à l'exemple de César, de faire mention  
 de ce qui me regarde en personne tierce pour éviter l'odieux  
 de l'égoïsme. C'est à la postérité à nous juger, mais si nous  
 sommes sages, nous devons la prévenir, en nous jugeant ri-  
 goureusement nous-mêmes. Le vrai mérite d'un bon Prince  
 est d'avoir un attachement sincère au bien public, d'aimer la  
 patrie & la gloire: je dis la gloire; car l'heureux instinct qui  
 anime les hommes du désir d'une bonne réputation, est le  
 vrai principe des actions héroïques: c'est le nerf de l'ame,  
 qui la réveille de sa léthargie pour la porter aux entreprises  
 utiles, nécessaires & louables.

Tout ce qu'on avance dans ces Mémoires, soit à l'égard  
 des Négociations, des lettres de Souverains, ou de Traités  
 signés a ses preuves conservées dans les archives. On peut  
 répondre des faits militaires, comme témoin oculaire, telle  
 relation de bataille à été différée de deux ou trois jours, pour  
 la rendre plus exacte & plus véridique.

La postérité verra peut-être avec surprise dans ces Mé-  
 moires les récits de traités faits & rompus. Quoique ces  
 exemples soyent communs, cela ne justifieroit point l'auteur  
 de cet ouvrage, s'il n'avoit d'autres raisons meilleures pour  
 excuser sa conduite.

L'intérêt de l'État doit servir de règle aux Souverains.  
 Les cas de rompre les alliances sont ceux 1<sup>o</sup> où l'allié manque  
 à remplir ses engagemens, 2<sup>o</sup> où l'allié médite de vous trom-  
 per, & où il ne vous reste de ressource que de le prévenir.  
 3<sup>o</sup> une force majeure, qui vous opprime & vous force à

rompre vos traités. 4<sup>o</sup> Enfin l'insuffisance des moyens pour continuer la guerre; par, je ne fais, quelle fatalité ces malheureuses richesses influent; sur tout, les Princes sont les esclaves de leurs richesses, l'intérêt de l'État leur sert de loi, & elle est inviolable. Si le Prince est dans l'obligation de sacrifier sa personne même au salut de ses sujets, à plus forte raison, doit-il leur sacrifier des liaisons, dont la continuation leur deviendroit préjudiciable. Les exemples de pareils traités rompus, se rencontrent communément; notre intention n'est pas de les justifier tous; j'ose pourtant avancer, qu'il en est de tels, ou que la nécessité, ou la sagesse, la prudence, ou le bien des peuples obligeoit de transgresser, ne restant aux Souverains que ce moyen-là d'éviter leur ruine. Si François I. avoit accompli le traité de Madrid, il auroit, en perdant la Bourgogne, établi un ennemi dans le coeur de ses États. C'étoit réduire la France dans l'État malheureux, où elle étoit du temps de Louis XI. & de Louis XII. Si après la bataille de Mühlberg gagnée par Charles-quin, la Ligue protestante d'Allemagne ne s'étoit pas fortifiée de l'appui de la France, elle n'auroit pu éviter de porter les chaînes que l'Empereur lui préparoit de longue-main. Si les Anglois n'avoient pas rompu l'alliance si contraire à leurs intérêts par laquelle Charles II. s'étoit uni avec Louis XIV. leur puissance laquoit risque d'être diminuée d'autant plus, que dans la balance politique de l'Europe, la France l'auroit emporté de beaucoup sur l'Angleterre. Les Sages qui prévoient les effets dans les causes, doivent à temps s'opposer à ces causes, si diamétralement opposées à leurs intérêts. Qu'on me permette de m'expliquer exactement sur cette matière delicate, que l'on n'a guères traitée dogmatiquement. Il me paroît clair & évident, qu'un particulier doit être attaché scrupuleusement à sa parole, l'eut-il même donnée inconsidérément. Si on lui manque, il peut recourir à la protection des loix, & quoiqu'il en arrive, ce n'est qu'un individu qui souffre; mais à quels tribunaux un Souverain prendra-t-il

recours, si un autre Prince viole envers lui ses engagements. La parole d'un particulier n'entraîne que le malheur d'un seul homme, celle des Souverains, des calamités générales pour des nations entières. Ceci se réduit à cette question: vaut-il mieux que le peuple périsse, ou que le Prince rompe son traité? quel seroit l'imbécile qui balanceroit pour décider cette question? Vous voyez par les cas que nous venons d'exposer, qu'avant que de porter un jugement décisif sur les actions d'un Prince, il faut commencer par examiner mûrement les circonstances où il s'est trouvé, la conduite de ses alliés, les ressources qu'il pouvoit avoir, ou qui lui manquoient pour remplir ses engagements. Car comme nous l'avons déjà dit, le bon ou le mauvais état des finances sont comme le pouls des États qui influent plus qu'on ne le croit, ni qu'on ne le fait, dans les opérations politiques & militaires. Le public qui ignore ces détails, ne juge que sur les apparences, & se trompera par conséquent dans ses décisions; la prudence empêche qu'on ne le défabuse, parce que ce seroit le comble de la démence d'ébruiter soi-même, par vaine gloire, la partie foible de l'État: les ennemis charmés d'une pareille découverte ne manqueraient pas d'en profiter. La sagesse exige donc qu'on abandonne au public la liberté de ses jugemens téméraires, & que ne pouvant se justifier pendant sa vie, sans compromettre l'intérêt de l'État, l'on se contente de se légitimer aux yeux désintéressés de la postérité.

Peut-être, ne sera-t-on pas fâché, que j'ajoute quelques réflexions générales, à ce que je viens de dire, sur les événemens qui sont arrivés de mon tems. J'ai vû que les petits États peuvent se soutenir contre les plus grandes Monarchies, lorsque ces États ont de l'industrie & beaucoup d'ordre dans leurs affaires. Je trouve, que les grands Empires ne vont que par des abus, qu'ils sont remplis de confusion, & qu'ils ne se soutiennent, que par leurs vastes ressources, & par la force intrinsèque de leur masse. Les intrigues, qui se font dans ces Cours, perdrieroient des Princes moins puis-

sans, elles nuisent toujours; mais elles n'empêchent pas que de nombreuses armées ne conservent leur poids. J'observe, que toutes les guerres, portées loin des frontières de ceux qui les entreprennent n'ont pas les mêmes succès, que celles qui se font à portée de la patrie. Ne seroit-ce pas par un sentiment naturel dans l'homme, qui sent, qu'il est plus juste de se défendre, que de dépouiller son voisin? mais peut-être la raison physique l'emporte-t-elle sur la morale, par la difficulté de pourvoir aux vivres dans un trop grand éloignement de la frontière, à fournir à tems les recrues, les remontes, les habillemens, les munitions de guerre. Ajoutons encore, que plus les troupes sont aventurées dans les pays lointains, plus elles craignent qu'on ne leur coupe la retraite, ou qu'on ne la leur rende difficile. Je m'apperçois de la supériorité marquée de la flotte Angloise sur celle des François & des Espagnols réunie, & je m'étonne, comment la marine de Philippe II. ayant eu autrefois un ascendant sur celle des Anglois & des Hollandois, n'a pas conservé d'aussi grands avantages. Je remarque encore avec surprise, que tous ces armemens de mer sont plus pour l'ostentation, que pour l'effet, & qu'au lieu de protéger le commerce, ils ne l'empêchent pas de se détruire. D'un côté se présente le Roi d'Espagne Souverain du Potôsi, obéré en Europe, créancier à Madrid de ses Officiers & de ses Domestiques; de l'autre le Roi d'Angleterre, qui répand à pleine main ses guinées, que trente ans d'industrie avoient accumulées dans la grande Bretagne, pour soutenir la Reine de Hongrie & la Pragmatique Sanction, indépendamment de quoi cette Reine de Hongrie est obligée de sacrifier quelques provinces, pour sauver le reste. La Capitale du Monde Chrétien s'ouvre au premier venu, & le Pape n'osant pas accabler d'anathèmes ceux qui le font contribuer, est obligé de les bénir. L'Italie est inondée d'étrangers, qui se battent pour la subjuguier. L'exemple des Anglois entraîne comme un torrent les Hollandois dans cette guerre, qui leur est étrangère, & ces Républicains,

qui du tems que des Héros, les Eugènes, les Marlborough commandoient leurs armées, y envoioient des députés, pour régler les opérations militaires, n'en envoient point lorsqu'un Duc de Cumberland se trouve à la tête de leurs troupes. Le Nord s'embrase & produit une guerre funeste à la Suède. Le Dannemarc s'anime, s'agite & se calme. La Saxe change deux fois de parti; elle ne gagne rien, ni avec les uns, ni avec les autres, sinon, qu'elle attire les Prussiens dans ses États, & qu'elle se ruine. Un conflit d'événemens change les causes de la guerre, cependant les effets continuent quoique le motif ait cessé. La fortune passe rapidement d'un parti dans l'autre, mais l'ambition & le désir de la vengeance nourrissent & entretiennent le feu de la guerre. Il semble voir une partie de joueurs, qui veulent avoir leur revanche, & ne quittent le jeu, qu'après s'être ruinés entièrement. Si l'on demandoit à un Ministre Anglois, quelle raison vous oblige à prolonger la guerre? C'est que la France ne pourra plus fournir aux frais de la campagne prochaine, répondroit-il; si l'on faisoit la même question à un Ministre François, la réponse seroit à peu près semblable. Ce qu'il y a de déplorable dans cette politique, c'est qu'elle se joue de la vie des hommes, & que le sang humain répandu avec profusion, l'est inutilement. Encore si par la guerre on pouvoit parvenir à fixer solidement les frontières, & à maintenir cette balance de pouvoir si nécessaire entre les Souverains de l'Europe; on pourroit regarder ceux, qui ont péri comme des victimes sacrifiées à la tranquillité & à la sûreté publique. Mais qu'on s'envie des Provinces en Amérique ne voila-t-il pas toute l'Europe entraînée dans des partis différens pour se battre sur mer & sur terre. Les ambitieux devroient considérer sur tout, que les armes & la discipline militaire étant à peu près les mêmes en Europe, & les Alliances mettant pour l'ordinaire l'égalité des forces entre les parties belligérantes, tout ce que les Princes peuvent attendre de leurs plus grands avantages dans le tems où nous vivons, c'est d'acquiescer par

des succès accumulés, ou quelque petite ville sur les frontières, ou une banlieue qui ne rapporte pas les intérêts des dépenses de la guerre, & dont la population n'approche pas du nombre des citoyens péris dans les campagnes.

Quiconque a des entrailles & envisage ces objets de sang-froid, doit être ému des maux, que les hommes d'État causent aux peuples, manque d'y réfléchir, ou bien entraînés par leurs passions. La raison nous prescrit une règle sur ce sujet, dont ce me semble aucun homme d'État ne doit s'écarter: c'est de saisir l'occasion & d'entreprendre, lorsqu'elle est favorable, mais de ne point la forcer en abandonnant tout au hasard. Il y a des momens, qui demandent, qu'on mette toute son activité en jeu pour profiter, mais il y en a d'autres, où la prudence veut qu'on reste dans l'inaction. Cette matière exige la plus profonde réflexion, parce que non seulement il faut bien examiner l'état des choses, mais qu'il faut encore prévoir toutes les suites d'une entreprise, & peser les moyens que l'on a, avec ceux de ses ennemis, pour juger lesquels l'emportent dans la balance. Si la raison n'y décide pas seule, & que la passion s'en mêle, il est impossible que d'heureux succès suivent une pareille entreprise. La politique demande de la patience, & le chef-d'œuvre d'un homme habile est, de faire chaque chose en son tems & à propos. L'histoire ne nous fournit que trop d'exemples de guerres légèrement entreprises; il n'y a qu'à se rappeler la vie de François I. & ce que *Brantome* dit, être le sujet de la malheureuse expédition du Milanois, où ce Roi fut fait prisonnier à Pavie: il n'y a qu'à voir, combien peu Charles-quinquit profita de l'occasion qui se présentoit à lui après la bataille de Muhlberg, pour subjuguier l'Allemagne: il n'y a qu'à voir l'histoire de Frédéric V. Electeur Palatin, pour se convaincre de la précipitation avec laquelle il s'engagea dans une entreprise au dessus de ses forces. Et dans nos derniers tems, qu'on se rappelle la conduite de Maximilien de Bavière, qui dans la guerre de succession, lorsque son pays étoit pour

---

ainsi dire bloqué par les alliés se rangea du parti des François, pour se voir dépouiller de ses États; & plus récemment Charles XII. Roi de Suède, nous fournit un exemple plus frappant encore des suites funestes que l'entêtement & la fausse conduite des Souverains attirent sur les sujets. L'histoire est l'école des Princes; c'est à eux de s'instruire des fautes des siècles passés, pour les éviter, & pour apprendre qu'il faut se former un système & le suivre pied à pied, & que celui qui a le mieux calculé sa conduite est le seul qui peut l'emporter sur ceux qui agissent moins conséquemment que lui.

---



5

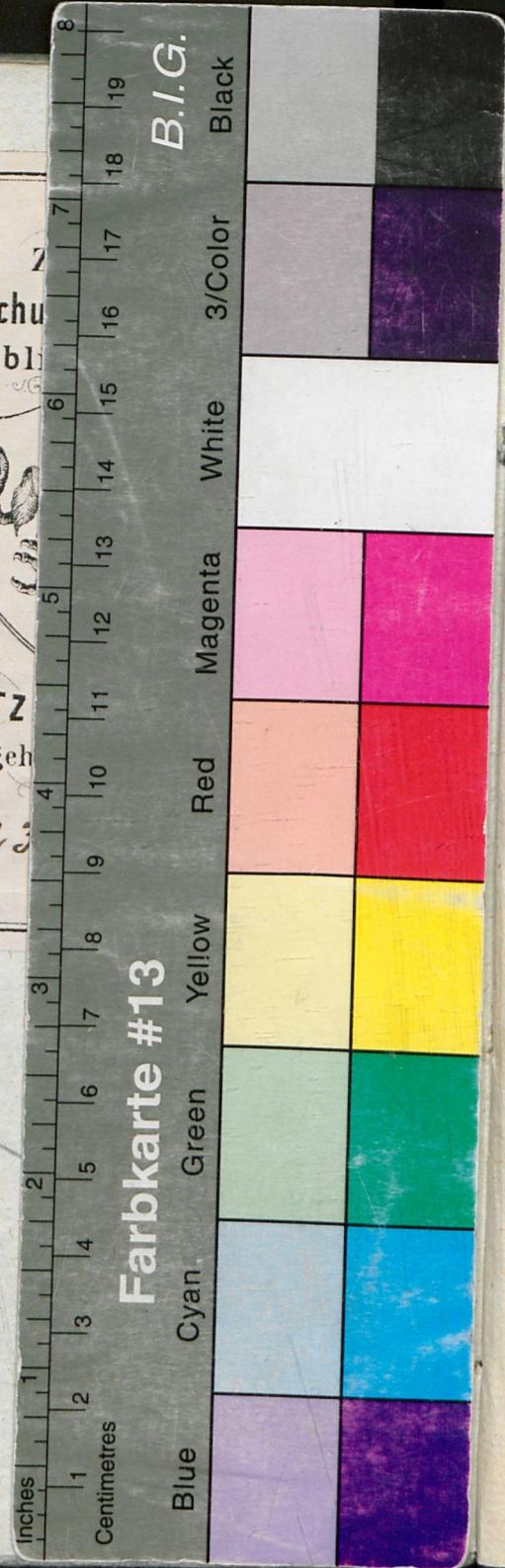
144743

AB 144743

Nf. 1128 d







MÉMOIRE HISTORIQUE  
SUR  
LA DERNIÈRE ANNÉE DE LA VIE  
DE  
**F R E D É R I C II.**  
ROI DE PRUSSE.

Avec l'avant-propos de son histoire, écrite par  
lui-même.

*Lu dans l'assemblée publique de l'Académie de  
Berlin, le 25. Janvier 1787.*

PAR  
LE COMTE DE HERTZBERG,  
Curateur & Membre de l'Académie.

Cette Académie ayant toujours eu l'usage, de  
célébrer le 24. de Janvier, le jour de naissance  
du Roi son restaurateur dans une assemblée publique,  
& cet usage devant être continué à l'avenir en mé-  
moire du renouvellement de l'Académie faite au  
même jour, j'ai crû ne pouvoir mieux satisfaire à  
mon devoir d'Académicien, qu'en lisant dans cette  
séance un Mémoire relatif à quelque objet d'utilité pu-  
blique pour notre État, & en rendant en même tems  
un compte abrégé des transactions publiques de l'an-  
née passée & de l'administration d'un Souverain, qui  
depuis longtems est généralement regardé comme le  
modèle des Rois, & qui n'a pas à craindre la publi-

A



L62